
Comme un oiseau de mauvais augure...

Philippe Renoncay

S'interrogeant sur l'étymologie du mot « obscène » dans la revue *Traverses*, Jean-Toussaint Desanti (1983) parle d'un signifiant « malicieux ». L'adjectif est inattendu et pointe lui-même dans des directions discordantes. Est qualifié de « malicieux », celui qui « est habité des forces insidieuses du mal » ou simplement celui qui a « un penchant à se jouer, à se moquer d'autrui ». L'affaire on s'en aperçoit est trouble aussitôt, légèrement ou plus profondément peut-être, mais, sans conteste, on y voit mal.

Au vrai, diverses étymologies se succèdent pour le mot obscène, plus ou moins équivoques, le latin *obscenus* serait par exemple « un mot de la langue des augures désignant le mauvais signe, le présage fâcheux » (*ibid.*). Le mot posséderait d'ailleurs deux orthographes : *obscenus* et *obscænus*. Si dans cette seconde origine, il est associé à *scaevus* (« maladroit », « sinistre »), dans la première, il l'est à *caenum* (« fange », « fumier »). Il suggère alors « quelque chose de gluant et de dégoutant » (*ibid.*).

Nelly Laber dans son ouvrage *Obscène Moyen Âge?* (2015) retrace ces étymologies funambulesques et, en premier lieu, cet *obscenus* dont elle précise « qu'il est traduit jusqu'au XVIIe siècle par "deshonnête" ou "sale" et, à partir du XVIIIe [par] "tout ce qui est contraire à la pudeur" ». Une seconde étymologie est notée, *ob scaena* (« hors scène »), mentionnée par le grammairien Varron et qui sera régulièrement reprise depuis, sans doute comme l'écrit Jean-Toussaint Desanti parce que, quand on lit « obscène », on entend « ob-scène », et il nous semble alors saisir « quelque chose du sens oublié d'"obscène" [...] Un sens assez inquiétant pour être dissimulé » (Desanti, *op. cit.*). Si nous suivons à notre tour cette acception à demi hasardeuse et dont la fragilité étymologique est compensée par la richesse imaginaire

qu'elle éveille, la question devient alors : qu'est-ce qui se dissimule, s'échappe, résiste aussi bien au travail appliqué des dictionnaires qu'à celui des historiens de la langue et que ce vieux mot instable cherche à saisir jusque dans l'inconstance de ses étymologies? Que révèle-t-il de si intime, sur chaque époque, qui rend presque impossible d'en saisir le sens après-coup? Quelle arrière-scène dévoile-t-il soudain?

En choisissant ce vieux mot plein de malice, c'est bien ce travail d'éclairage d'une époque, ou plus humblement d'un angle de cet hors scène de notre monde actuel que nous avons demandé à chacun des contributeurs d'accomplir. Et plus justement encore, d'essayer de préciser comment cet obscène vient au fond interroger, bousculer, fissurer le champ du travail social jusqu'au cœur de ses pratiques les plus quotidiennes.

Bien sûr la tentation serait grande d'imaginer simplement le travail social comme attaqué de l'extérieur, proie aisée d'une obscénité qui l'assiégerait sans répit. Mais cette acception, qui apparaît comme un aspect de notre questionnement, n'est-elle pas en train d'être à son tour dépassée? Cette ivresse actuelle de l'explicite absolu, du tout voir, du tout savoir, du tout dire, n'a-t-elle pas déjà atteint les pratiques sociales jusque dans leurs banalités journalières mais, cette fois, non comme des obstacles, mais comme des valeurs défendues par les travailleurs sociaux eux-mêmes, devenus aveugles aux principes ambigus qui parfois fondent leur éthique?

Si finalement le mot d'obscène pose tant de problèmes de définition, c'est peut-être aussi parce que la notion qu'il essaie de circonscrire ne cesse de jouer avec les limites, celle du dedans et du dehors, du pur et de l'impur, du licite et de l'illicite, du dit et du non-dit. Il est assez naturel du coup que ce numéro, emporté par cette géométrie binaire, soit construit en deux parties.

La première, que nous avons nommée *tentations de mises à nu*, regroupe des textes dont nous pourrions dire, sans exclusive d'ailleurs, qu'ils se penchent sur le périmètre du mot, que chacun à sa façon essaie d'en dessiner une géographie. Ainsi Gérard Netter a choisi l'axe de la position mégalomaniacque et de ce désir secret logé en l'Homme de dépasser sa limite humaine dans un rêve obscène de toute puissance. Guy-Noël Pasquet nous conduit devant ces vitres si transparentes ou si vastes que l'on en oublie qu'elles distinguent encore un espace privé d'un espace public, comme ce regard technique que pose une assistante

de service social lors d'une visite à domicile sur la vie poignante et minuscule de Mme Jeanne. L'intimité est-elle devenue obscène ?, s'interroge Nadia Veyrie, qui s'immerge dans le labyrinthe des mots « obscène » et « intime » pour chercher ce que l'on peut encore transmettre aux jeunes générations. Au tourbillon des mots, Jean-Marc Glenat, ajoute celui des jeux de mots en poursuivant le poil, de la moustache au haut du crâne, de « l'origine du monde » d'où il s'échappe à la soupe dans laquelle il tombe, de l'identité qu'il masque à celle qu'il affirme.

La seconde partie, se nomme *Choses vues*, en référence à un ensemble de textes de Victor Hugo, non publiés de son vivant, et regroupés par des éditeurs sous ce titre en réalité approximatif puisque, nombre de faits rapportés dans ces textes, Victor Hugo ne les avait jamais vus. Bref un jeu d'ombres et d'absences qui nous semblaient présenter bien des caractéristiques à la fois de ce mot fugace « d'obscène » et des textes qui composent cet ensemble. Cette autre partie donc, Daniel Pendanx l'engage en questionnant *l'autre scène* avec en ligne de mire la question de l'institution du sujet dans un monde obscène, c'est-à-dire « désarrimé de la Loi ». Une figure surgit, celle d'une *Baubo* (1)¹ effarante qui laisse sans voix. Angélique Gozlan interroge l'obscénité de la pornographie, et sa force aveuglante sur les adolescents. Comment leur permettre d'accueillir ces images, de leur donner un sens, de transformer la pulsion en la détournant vers la sublimation ? Telle est la question poursuivie. Quand le droit d'accès à son histoire devient une injonction à connaître et retourne contre le sujet ce qui devait le soutenir et l'aider, ne sommes-nous pas soudain confrontés à une des figures de l'obscène ? se demande Ophélie Théodon. Dernier texte de ce dossier, celui de Pierre Rosset qui répond face à l'obscène « sévissant dans notre société et au contexte du travail social de plus en plus déshumanisé » par un appel à la joie de vivre et à la pensée. Le mot de la fin, dans un de ces derniers retournement dont nous avons dit que l'obscène avait le secret, nous l'emprunterons à la citation introductive du texte de Daniel Pendanx, tirée du Protagoras de

— 9

(1) « Déméter ne se consolait pas du deuil de sa fille Perséphone. Un jour, sa servante Baubo, se plaça devant elle, souleva ses jupes et exhiba sa propre vulve. Déméter se mit à rire, sortit de sa dépression, récupéra désir et envie de vivre. », Robert Neuburger, préface à Devereux, 2011.

Platon : « Zeus alors, inquiet pour notre espèce menacée de disparaître, envoie Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice afin qu'il y eût dans les villes de l'harmonie et des liens créateurs d'amitié. »

Philippe Renonçay

Bibliographie

Desanti, Jean-Toussaint, « L'obscène ou les malices du signifiant », in *Traverses*, t. 29, *L'Obscène*, octobre 1983, pp. 128-133.

Devereux, Georges, *Baubo, La vulve mythique*, Paris, Payot, 2011.

Labère, Nelly (dir), *Obscène Moyen Âge ?*, Paris, Honoré Champion, 2015.

